

INTERLUDE, OÙ L'ON PARLE SEPT MILLIARDS DE LANGUES

Au printemps 1274, Marco Polo et son expédition chevauchent à travers les steppes d'Asie centrale. Ils sont partis depuis trois ans et les vivres commencent à manquer. Ils n'ont pas mangé depuis plusieurs jours quand ils aperçoivent un village. Les autochtones intrigués ne tardent pas à entourer la troupe du Vénitien.

– Bonjour, nous sommes des voyageurs venus en paix.

– Qu'est-ce qu'il dit ?

– Je sais pas, je comprends rien aux sons qui sortent de sa bouche.

– Nous vous demandons l'hospitalité. Nous sommes épuisés et il nous reste un sacré bout de chemin jusqu'à la cour du Khan. Et après, on va y rester dix-sept ans avant de rentrer chez nous. Donc, vous voyez, il faudrait que l'on prenne des forces.

– Si ça se trouve, il parle mal de ta mère.

- Tu crois ?
- Dans le doute, on va lui défoncer la gueule.

Cet épisode, pour fictif qu'il soit, aurait très bien pu avoir lieu. Dans ce cas de figure, Marco Polo, pour cause de mort prématurée, n'aurait pas pu rentrer à Venise et se la raconter avec son *Livre des merveilles* – le premier succès de littérature de voyage. Au lieu de ça, Marco séjourna un temps à Ganzhou, où il apprit, dit-on, à parler ouïgour, ce qui facilita considérablement la suite de ses aventures. Pour un Marco Polo, combien d'aventuriers se sont perdus en route, égarés faute de compétences linguistiques, disparus sans laisser de traces dans le panthéon des vagabonds ?

Dans la même idée, on peut imaginer Cortés débarquant sur les plages mexicaines et s'adressant aux indigènes :

- Bonjour, je viens détruire votre civilisation. Est-ce que vous pourriez m'indiquer le chemin des mines d'or et des femmes à violer ?

- Qu'est-ce qu'il dit ?

- Je sais pas, je comprends rien aux sons qui sortent de sa bouche. Il veut peut-être faire une belote. Amenons-le à la capitale.

On pourrait croire de telles mésaventures impossibles de nos jours : nous disposons d'une langue véhiculaire. Mais il y a encore quelques milliards de personnes qui ne parlent pas anglais sur cette planète. Tout baroudeur a expérimenté une

tentative de communication avec un type du bout du monde qui n'a pas le bon goût de parler la langue de Paul McCartney. Cette situation absurde entre votre interlocuteur, honteux de ne pas saisir votre requête (« À quelle heure passe le bus ? »), et vous, grotesque, mimant le bus (« Vroum »).

Scène vécue en Chine, plus de sept siècles après le passage de Marco Polo. Je monte dans un taxi en indiquant ma destination sur une carte, car je ne maîtrise pas le mandarin. Le chauffeur ne saisit pas. Je pointe mon doigt avec insistance vers l'avant, pour faire comprendre, de manière me semble-t-il assez claire, que je veux aller tout droit. Le taxi ne démarre pas. C'est un échec. Il est désolé, moi aussi. Spectacle de deux êtres humains bienveillants mais désemparés par le constat de leurs limites, l'impossibilité de leur mise en relation. Je sors du taxi en me résignant à une longue marche.

Autre scène vue en Chine, quelques jours après l'épisode précédent : un touriste allemand et un chauffeur de taxi en viennent aux mains parce qu'ils n'ont pas réussi à se comprendre sur le montant de la course. Ce type de désagrément risque de se reproduire tant que les niveaux de langue n'auront pas fait un grand bond en avant. On peut d'ailleurs poser l'hypothèse que, si Marco Polo a réussi au pays du Khan, c'est qu'il partait avec l'avantage de l'Italien habitué à parler avec les mains.

Le langage du corps a toutefois ses limites, comme le sait toute personne ayant posé un pied en Inde, pays où le balancement de tête qu'on peut facilement interpréter comme un « non » signifie « oui ». Nous, Français, haussons les épaules pour dire « bof » ou « je ne sais pas ». Nos interlocuteurs ne voient alors qu'un type qui hausse les épaules.

Même l'anglais, notre esperanto contemporain, tiraillé par ses innombrables accents, peut être source de malentendus.

Souvenir de courses chez un épicier indien dans une ville du Yorkshire :

– *I would like some tea, please.*

Visage perplexe de mon commerçant. La simplicité de ma requête ne laissait pourtant pas présager le quiproquo.

– *Tea. Do you have some tea, please ?*

Je montre la boîte de Lipton derrière le comptoir. Mon sikh explose d'un rire qui menace de faire tomber son turban.

– *Ha, ha, ha. You mean tea, right ?*

Je prononce « ti », lui « teeeaaa » : un gouffre nous sépare.

Dans le même registre, il m'est arrivé de faire répéter trois fois un Australien bourru me demandant : « *How are you ?* »

Penchons-nous maintenant sur le cas complexe de l'ironie, procédé susceptible de désarçonner

deux locuteurs partageant la même grammaire. Formuler quelque chose pour faire entendre l'inverse est certes un principe un peu tordu, mais il est fréquemment utilisé dans nos contrées, l'ironie étant à la fois la maladie et l'antidote de l'Occidental orphelin du sacré. C'est une posture existentielle qui en vaut une autre ; c'est surtout une langue propre, à manier avec précaution.

Conversation avec un pêcheur sur une île des Kiribati, au beau milieu de l'océan Pacifique :

– Je suis rentré complètement saoul chez moi hier soir.

– C'est ta femme qui devait être contente.

– Ah non, elle était furieuse.

Pour utiliser l'ironie à bon escient, il faut garder en tête le théorème suivant : plus on s'éloigne des centres urbains et plus le niveau de vie baisse, moins l'ironie est opérante.

Que conclure de cette typologie de l'embrouille ?

Ceci : il y a sept milliards de langues sur notre planète. D'où la sidérante incapacité des hommes à se dire qu'ils s'aiment, ou au moins qu'ils ne se veulent pas de mal. Ce serait simplement amusant, au pire désagréable, si la communication défailante n'était source de tant de violence.

Dans la Genèse, tous parlaient la langue adamique unificatrice avant qu'un Dieu de mauvaise humeur ne s'agace des ambitions architecturales et

grégaire de l'humanité. La punition divine, c'est la zizanie, le brouillage. Dieu détruit la tour de Babel car les hommes menacent de rejoindre le ciel et de concurrencer le Créateur. (C'est en tout cas l'interprétation la plus répandue. Car l'Ancien Testament est un ouvrage polysémique, sujet à de nombreuses exégèses parfois contradictoires. Il n'est pas interdit de penser que les rédacteurs du texte biblique, conscients de la confusion présente dans le Livre, ont justement décidé de l'illustrer en racontant une histoire de confusion, dans ce qui serait alors une des premières mises en abyme littéraires.)

Voilà pour la mythologie.

Le voyageur, convaincu que la connaissance passe par l'expérience du terrain, se pose la question suivante : où situer Babel, aujourd'hui, sur une carte du monde réel ?

Quelque part en Océanie, peut-être, si l'on entend le concept dans le sens d'une altérité profuse. C'est au Vanuatu qu'on trouve la plus forte densité linguistique. Deux cent trente mille personnes se partagent cent huit idiomes, sans intercompréhension. Significativement, il s'agit d'un pays sous-développé. Car Babel se contracte dans la globalisation. « Le divers décroît » : les trois mots de Segalen en disent long. Une langue disparaît toutes les deux semaines. Et les deux plus usitées sont celles des grands empires du XXI^e siècle, le mandarin et l'anglais, empires dont

la domination s'exprime dans la mégalomanie architecturale.

Babel, entendu au sens de l'arrogance prométhéenne des hommes, prend forme dans nos villes, additions des solitudes où des millions de gens se connaissent si mal. Alors qu'un nouvel ordre émerge, nous sommes témoins d'une grande compétition d'urbanisme phallique. Les prétentions érectiles des Chinois dressent une tour de 500 mètres à Shanghai ? Les Arabes répliquent à Dubaï en bâtissant jusqu'à 828 mètres. Les Américains, qui ont vu la parabole biblique se concrétiser dans le kérosène un matin de septembre, sont revenus dans la course avec leur nouveau One World Trade Center (1776 pieds, soit 541 mètres). Pour ne pas se laisser distancer, les Saoudiens se sont lancés à l'assaut du ciel, visant le kilomètre au sommet de la Kingdom Tower. Autant de Babel contemporaines érigées par et pour le business, une langue universelle dont chacun comprend l'arrogance. Les financiers dirigent un monde fragmenté en jonglant avec des algorithmes. Pendant ce temps, les écrivains, qui tentent d'ordonner l'univers armés de leur seule grammaire, n'intéressent plus guère. Les chiffres triomphent et les mots s'affaiblissent dans la cacophonie générale. Leçon d'humilité pour l'auteur confronté à l'incroyable diversité de réception de ses écrits. « J'ai adoré le chapitre qui se passe en Bolivie », m'expliquait un gentil lecteur, auquel je

n'ai pas eu le cœur de répondre qu'aucun de mes livres ne se déroule en Bolivie. Des anecdotes de ce calibre, chaque romancier en a en stock. Le niveau d'entropie syntaxique est effroyable. Un même paragraphe peut être jugé à la fois cynique et naïf, hilarant et morose. La littérature est un objet quantique. On n'échappe pas à la déperdition du signal.

J'espère que je me suis bien fait comprendre.